

**PERSONNE N'Y CROYAIT,
ALORS ILS L'ONT FAIT.**



Raphaël Quenard

GAUMONT PRÉSENTE
UNE PRODUCTION QUAD

Jean-Pascal Zadi

LE RÊVE AMERICAIN

un film de
Anthony Marciano

Durée : 2h01

AU CINÉMA LE 18 FÉVRIER 2026

CONTACT DISTRIBUTION

Pathé Films AG
Neugasse 6, 8005 Zürich
Tél : 076 463 47 86
vera.gilardoni@pathefilms.ch

www.pathefilms.ch

CONTACT PRESSE

Jean-Yves Gloor
151, Rue du Lac, 1815 Clarens
Tél : 079 210 98 21
jyg@terrasse.ch



SYNOPSIS

Personne n'aurait parié sur Jérémie, coincé derrière le comptoir d'un vidéo club à Amiens, ou sur Bouna, lorsqu'il faisait des ménages à l'aéroport d'Orly. Sans contacts, sans argent et avec un niveau d'anglais plus qu'approximatif, rien ne les prédestinait à devenir des agents qui comptent en NBA.

Inspiré d'une histoire vraie, ce film raconte le parcours de deux outsiders qui, grâce à leur passion absolue pour le basket et leur amitié indéfectible, ont bravé tous les obstacles pour réaliser leur *RÊVE AMÉRICAIN*.

ENTRETIEN AVEC

ANTHONY MARCIANO

Réalisateur et scénariste

POURQUOI AVOIR CHOISI DE RACONTER L'HISTOIRE DE BOUNA NDIAYE ET JÉRÉMY MEDJANA À L'ÉCRAN ?

Les success story m'ont toujours passionné. On n'imagine pas à quel point les grands empires reposent sur une succession d'échecs. Cette persévérance m'amuse, et ces gens-là, qui se lancent à corps perdu dans une aventure auxquels ils croient plus que tout, et qui y parviennent, me fascinent globalement. Encore plus lorsque cela concerne un ou une Française. Quand Jean Dujardin a gagné son Oscar, j'étais touché comme s'il l'avait gagné pour moi. Quand Stromae a fait le Madison Square Garden, j'étais fier de lui.

À cela s'ajoute le fait que j'ai moi-même pratiqué le basket. En amateur bien-sûr, puisque je mesurais moins de 1m70. Mes rêves de NBA n'avaient donc aucune chance d'aboutir. Je me suis alors intéressé aux Français qui sont partis vivre ce rêve à l'étranger. Or, à chaque fois que je regardais une photo ou une interview de Nicolas Batum ou de Rudy Gobert, j'apercevais toujours ces deux gars derrière eux, toujours les mêmes. J'ai donc entamé des recherches, commencé à lire leur histoire, et me suis aperçu qu'ils s'inscrivaient dans



tout ce que j'aime. Des gens humbles, qui ne parlent que de leurs galères, de leurs difficultés, et qui en rigolent aujourd'hui. C'est ce qui m'a immédiatement touché.

Je me suis beaucoup documenté, dans la presse, sur Internet, dans les podcasts. J'ai tout lu, écouté, regardé. J'ai croisé toutes les informations pour tenter de saisir leur parcours avec le plus de précision possible. Et c'est là que je me suis dit qu'il y avait un film à faire. Il m'a très vite semblé qu'il y avait beaucoup plus à raconter qu'une simple success story. J'y ai vu aussi, et surtout, une grande histoire d'amitié. Deux hommes qui n'y seraient pas arrivés l'un sans l'autre. C'est ça le fondement du film.

MÊME SI VOUS CONNAISSIEZ LEUR HISTOIRE SUR LE BOUT DES DOIGTS, IL VOUS FALLAIT LEUR AVAL, MALGRÉ TOUT. ET J'IMAGINE QUE CE N'ÉTAIT PAS L'ÉTAPE LA PLUS SIMPLE ?

Vraiment pas. Après avoir écrit une bonne partie du scénario, j'ai essayé de les joindre, en vain. J'ai réussi à avoir une fois Jérémy au téléphone, qui m'a raconté deux trois anecdotes, mais c'est tout. Je me suis alors dit qu'il fallait terminer le scénario, même sans eux. D'autant que je ne souhaitais vraiment pas tomber dans le documentaire factuel, chronologique. Avec ces grandes lignes, ces anecdotes récoltées, il m'était déjà possible de construire un récit avec de l'émotion, de l'humour, de la tension.

Mais une fois le scénario fini, il était évident que je devais tout tenter pour leur faire lire. Je leur ai envoyé une lettre, j'ai voulu prendre le même avion qu'eux. J'ai réussi à contacter des gens qui les connaissaient, et qui ont fini par me les présenter brièvement. Je leur ai donc transmis le scénario, et le lendemain, ils m'ont rappelé en me disant qu'ils avaient eu les

larmes aux yeux en le lisant. Nous avons dîné ensemble le soir même. C'était pour moi une sensation incroyable, parce que j'ai mangé avec les personnages de mon film. C'était vraiment eux.

C'EST PARTICULIER D'ÉCRIRE UNE HISTOIRE VRAIE, PARCE QUE VOUS ÉCRIVEZ EN AYANT LES PERSONNAGES RÉELS EN TÊTE JUSTEMENT. EST-CE QUE LE CASTING ET LA RECHERCHE D'ACTEURS POUR INCARNER BOUNA ET JÉRÉMY A ÉTÉ FACILE ?

Pas du tout. Effectivement, je n'avais qu'eux en tête. Et il y avait un vrai problème : le vrai Jérémy fait 1m68. D'autant que je m'identifiais vraiment à ça, étant fan de basket, et voulant vraiment en vivre, mesurant aussi 1m68... On avait en réalité le même rêve. C'était à mes yeux particulièrement important dans la caractérisation du personnage. Quand je suis allé chercher Raphaël Quenard, qui mesure 1m88, ça ne marchait pas. J'ai donc réécrit le rôle autour de ça. Parce que je tenais vraiment à ce que ce soit Raphaël. On se connaissait déjà bien, et je voulais vraiment l'amener ailleurs, à une fragilité qu'on ne lui connaissait pas.

Pareil pour Jean-Pascal Zadi. J'aimais beaucoup l'idée qu'il puisse incarner quelqu'un qui a toujours trois coups d'avance, de très solide, de rassurant, face à un Jérémy plus nerveux. Les deux contre-emplois étaient d'autant plus intéressants que tous les deux sont aussi amis dans la vie, comme Bouna et Jérémy.

Mais il a fallu gommer le relationnel, et aussi les improvisations, alors même que c'est le point fort des deux acteurs. Pas tant sur le texte, auquel je ne suis pas particulièrement attaché, mais sur les personnages, leur dynamique ensemble. Jean-Pascal et Raphaël ont énormément travaillé, et au moment de tourner, on avait vraiment Jérémy et Bouna sur le plateau.





MECANIQUE GENERALE
CARROSSERIE



RGAC

REPARATIONS TOUTES MARQUES DEVIS GRATUIT
REEMPLACEMENT DE PARE-BRISE FRANCHISE OFFERTE
PRET DE VEHICULE

TEL. 01.99.00.78.17

NOTRE VOTER : BÂTIR
NOTRE QUALITÉ : ÊTRE PARTENAIRE

ESAEC

Installation électrique dans tous locaux
Travaux de construction spécialisés
tél. 01 99 00 83 22 fax. 01 99 00 36 78

ON IMAGINE BIEN QUE BOUNA ET JÉRÉMY, AU VU DE LEUR MÉTIER, ONT TENDANCE À AVOIR UN CONTRÔLE SUR CE QU'IL SE PASSE. COMMENT ÉTAIENT-ILS QUAND ILS SONT VENUS SUR LE TOURNAGE ?

Ils sont restés complètement à leur place, et étaient plutôt admiratifs d'un monde qu'ils ne connaissaient pas. Quand Jérémie est venu sur le plateau, c'était un jour où l'on avait privatisé l'Hôtel du Crillon. Il y avait des camions partout, des blocages, il n'en revenait pas. Il était déjà ému, mais quand il a vu Raphaël dire son texte, et entendre Jean-Pascal l'appeler Jérémie, je l'ai vu avoir les larmes aux yeux à nouveau. Ils ont été de vrais collaborateurs, aidants quand on en avait besoin, témoins extérieurs le reste du temps, et c'était vraiment parfait.

DERRIÈRE LA SUCCESS STORY, *LE RÊVE AMÉRICAIN* PARLE AUSSI ET BEAUCOUP D'ÉCHECS, ET DE LEURS CONSÉQUENCES, NOTAMMENT ÉCONOMIQUES, OÙ BOUNA ET JÉRÉMY ONT PLUS D'UNE FOIS ÉTÉ À LA LIMITE DE GRAVES SITUATIONS FINANCIÈRES. C'ÉTAIT IMPORTANT DE MONTRER CETTE RÉALITÉ-LÀ, DE L'ENTREPRENARIAT ET DE CE GENRE DE DESTIN ?

Oui, parce que ce sont des gens qui viennent socialement de milieux très modestes, et qui n'avaient dès le début, pas les moyens. Et encore, je ne raconte pas tout dans le film... Ils étaient dans une situation extrêmement précaire pendant des années, mais toujours contraints de devoir faire bonne figure devant leur proches et leurs clients, sinon tout se serait effondré.

L'autre aspect indispensable, en plus de l'échec et des dettes, c'était la place de leurs épouses. Hyper impliquées, et présentes. Eux-mêmes le

disent : sans Aby [la femme de Jérémie] et Fatoumata [la femme de Bouna], ils n'auraient rien pu faire. Aby travaille toujours avec eux d'ailleurs. Et Fatoumata avait un salaire quand Bouna n'en avait pas, et a tenu pendant des années pour leur famille, à éponger les dettes et autres.

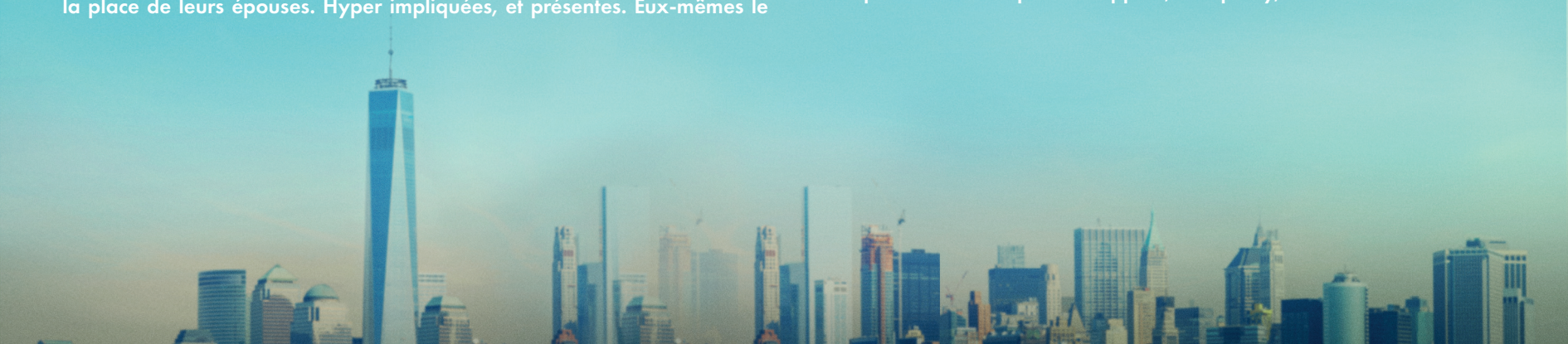
Même si Bouna et Jérémie sont les personnages principaux du film, c'était de fait indispensable de donner une place conséquente à Fatoumata et Aby.

ENTRE LE THÈME DU RÊVE QUE L'ON VEUT ACCOMPLIR ET L'HISTOIRE D'AMITIÉ, C'EST UN FILM QUI S'INSCRIT PLUTÔT BIEN DANS VOTRE FILMOGRAPHIE ET DANS LES THÉMATIQUES QUE VOUS AVEZ TRAITÉES JUSQUE-LÀ. COMMENT VOYEZ-VOUS *LE RÊVE AMÉRICAIN* DANS VOTRE FILMOGRAPHIE ?

Je dirais que le film résonne particulièrement avec *PLAY*. La chronique d'une vie, ce qu'on projette d'en faire, les choix que l'on fait finalement et à quel moment on les fait. Ce sont des questions importantes pour moi. J'aime aussi la nostalgie des années 90/2000, c'est une période qui me hante et me stimule. Et puis, oui, la famille, l'amour, l'amitié, trouver les personnes avec qui on a envie d'avancer, ce sont des piliers qui me sont chers.

PLAY est peut-être mon bébé, ce que j'ai fait de plus personnel, parce que c'est vraiment ma vie. Mais *LE RÊVE AMÉRICAIN* est l'autre partie de ma vie, qui est celle de l'entrepreneur. C'est d'ailleurs ce que j'ai décidé de mettre en avant dans la lettre que j'ai écrite à Jérémie et Bouna.

Avant d'être réalisateur, je travaillais dans la musique, dans une major. Avec deux amis du milieu, on a quitté notre boulot pour monter une boîte, MyMajorCompany. On avait un bureau minuscule, on faisait des missions ridicules pour survivre. Pendant deux ans, on a galéré, mais on a persévéré. On produisait au départ un rappeur, Humphrey, et on le trimballait dans



notre pauvre R5, sans siège arrière. Mais nous n'étions animés que par une seule chose : le faire décoller.

Un jour, j'ai amené sa maquette à New York, parce que j'y croyais plus que tout. J'ai rencontré un tas de gens du milieu, on m'a fait de belles promesses, j'étais le roi du monde. Mais à mon retour, plus aucunes nouvelles de personne. Mais Humphrey est tout de même resté avec nous.

ON DIRAIT VRAIMENT L'HISTOIRE DU PREMIER JOUEUR QU'ENVOIE BOUNA ET JÉRÉMY EN DRAFT.

Exactement. C'est pour ça que leur histoire m'a autant parlé. Ce premier échec nous a permis de faire travailler Humphrey sur d'autres choses, et il ne nous a jamais lâché, contrairement à d'autres. Ce qui est aussi arrivé à Bouna et Jérémy d'ailleurs, avec Didier Mbenga.

C'est pour ça que ce récit me touche de façon aussi personnelle. Il y a les potes, l'association, l'aventure, les hauts et les bas. Et le basket, qui a été mon rêve, du haut de mes 1m68. Le parcours de Jérémy me montre qu'il a réussi à vivre son rêve de basket autrement.

ET VOUS AUSSI MAINTENANT.

Sûrement. C'est là où je me dis que c'est le film que je cherchais depuis longtemps. Parce que depuis *PLAY*, j'ai vraiment eu du mal à trouver un projet, je venais d'accoucher d'un film si important, que j'avais peur de ne plus rien avoir à dire. Il faut croire que si.



ENTRETIEN AVEC

JEAN-PASCAL ZADI & RAPHAËL QUENARD

Interprètes de Bouna Ndiaye et Jérémy Medjana

QUAND VOUS AVEZ LU LE SCÉNARIO POUR LA PREMIÈRE FOIS, QUEL EST L'ASPECT QUI VOUS A D'ABORD PLU ? EST-CE QUE C'EST L'ÉCRITURE, LES PERSONNAGES, LE PARCOURS, L'AMITIÉ ?

Raphaël : J'ai eu la chance de le lire en premier et je me suis empressé d'appeler Jean-Pascal. Quand j'ai lu le scénario, j'ai adoré ce que ça racontait, le message qu'il portait et la trajectoire des personnages. Que ça parle de deux amis qui s'associent et qui ne se lâchent jamais, sans aucun désordre entre eux. J'adore ce que ça raconte de l'abnégation, de la réussite, de l'implication que ça requiert.

Jean-Pascal : Raphaël m'a fait lire le scénario et ce qui m'a vraiment marqué, c'est l'histoire d'amitié et de persévérance. Ça avait l'air d'être mon histoire, même si ça n'est pas dans le même domaine. Cette histoire de personnes qui ne lâchent pas alors qu'elles sont en galère, rien ne prouve que leur entreprise va marcher, et finalement c'est un succès. Et évidemment, j'ai été marqué par l'amitié entre



Bouna et Jérémy. Quand tu regardes des films d'amitié, il y a toujours une scène où ça part en conflit, où ça s'engueule, où ça claqué la porte. Et là, il n'y en a pas. C'est une amitié du début à la fin, solide et dont l'adversaire est le monde entier et les barrières qu'on leur met pour ne pas atteindre leur objectif.

RAPHAËL, QU'EST-CE QUI VOUS A POUSSÉ À ENVOYER LE SCÉNARIO À JEAN-PASCAL ?

Raphaël : On a un lien amical très fort avec Jean-Pascal, c'est une personne exceptionnelle de bienveillance, de gentillesse, de détachement. Pour moi, c'est vraiment un exemple à plein de niveaux. Donc on s'est dit avec Anthony que c'était assez logique. Quand il y a un lien amical déjà présent avec l'autre, et qu'il y a déjà la racine des sentiments qui unissent les personnages, c'est plus facile de jouer.

Jean-Pascal : Le fait d'être ami, dès l'origine, fait qu'il y avait déjà une étape de passée pour le tournage. On savait que ça allait servir le film.

Raphaël : Ce que j'aime aussi, outre le fait que je sais qu'on va se bidonner tous les jours, c'est qu'on a des conversations sincères sur le travail, parce que lui et moi, on ose se dire des choses qu'on n'oserait pas avec d'autres acteurs. De faire des retours sincères sur le jeu de l'autre, d'oser dire des choses sans barrière ou distance.

Jean-Pascal : Le métier d'acteur, c'est un métier de doutes. Or, avec un ami, comme Raphaël, je peux sentir dans son regard si j'ai été nul sur une scène, ou non. Et c'est réciproque. On dit souvent que travailler avec des amis peut être compliqué, mais dans le cadre du métier d'acteur, pour moi ça facilite les choses. Sachant que tu as aussi envie d'être bon, parce que plus tu l'es, plus il le sera aussi.

ANTHONY DIT QUE CE QUI L'INTÉRESSAIT, C'ÉTAIT DE VOUS PROPOSER DES RÔLES UN PEU AUX ANTIPODES DE CE QU'ON CONNAÎT DE VOUS, À SAVOIR UN PERSONNAGE PLUS CALME ET FRAGILE POUR RAPHAËL ET UN PERSONNAGE PLUS DROIT ET SÉRIeux POUR JEAN-PASCAL. L'AVEZ-VOUS VÉCU AINSI ?

Raphaël : Je dirais plutôt, en ce qui me concerne, qu'on me propose souvent des rôles de personnages qui parlent beaucoup et qui prennent de la place. Là, j'aimais bien que le personnage accepte de se mettre en retrait, qui revendique d'être le numéro deux. Ça me fascine ces gens qui savent qu'ils œuvrent à quelque chose de plus grand qu'eux. Et c'est vrai que c'est un type de rôle que je n'avais jamais eu jusque-là.

Jean-Pascal : Quand je joue ce que j'écris, je suis souvent un personnage qui est victime de son environnement et qui n'est pas aux manettes de sa vie. C'est aussi le cas dans ce film là, mais c'est quand même la tête pensante pour deux personnes, c'est lui qui prend les décisions, qui motive l'autre, qui donne le chemin. Je ne me donne pas ce genre de rôle parce que je ne suis pas fasciné par les leaders et les méchants. Ce qui m'intéresse, c'est le collectif. Et là, on a un personnage qui est dans le collectif mais qui prend un peu la tête du collectif. C'était agréable d'essayer autre chose.

AVANT D'ACCEPTER LE PROJET, QUEL ÉTAIT VOTRE RAPPORT AU BASKET ?

Raphaël : Je n'en avais jamais fait, mais j'avais un cousin qui jouait à Saint-Jean-de-Maurienne, un club en Pro D2, et une cousine qui jouait à Challes-les-Eaux, donc plus jeune j'allais souvent les voir jouer. Mais je ne suis pas un fin connaisseur comme Jean-Pascal.





Jean-Pascal : Il faut savoir qu'on s'est quand même entraînés pendant trois mois pour les quelques scènes où on joue dans le film. C'est beaucoup pour peu de séquences, mais je trouve qu'on y croit plus. Après, mon rapport au basket, c'est que quand j'étais petit, on jouait au foot dans mon quartier, sauf l'été, où on en avait marre et on jouait au basket. Sachant que c'était au même moment, quand j'avais 13/14 ans, que Michael Jordan était partout. Même si tu étais à fond dans le foot, c'était normal de se réveiller à 2h du matin pour regarder les performances de Jordan. Ça me suit encore un peu aujourd'hui, où je suis les duels entre LeBron James et Stephen Curry.

COMMENT S'EST PASSÉE VOTRE RENCONTRE AVEC BOUNA ET JÉRÉMY ?

Jean-Pascal : Ce qui m'a marqué entre les deux, c'est à quel point ils trouvent chacun leur place naturellement. Jérémy est un peu fou de nature, mais il a accepté de se ranger sous les ordres de Bouna.

Raphaël : D'ailleurs, il est plus fou en vrai que dans le film ! (rires)

Jean-Pascal : Jérémy, un peu comme Raphaël, aime bien faire plaisir. Il invite, il offre, ça lui fait plaisir. Bouna, c'est un peu le papa du groupe, celui qui est un peu plus calme, qui est très ordonné dans sa tête. Chacun a trouvé son équilibre. Et ce qui m'a marqué quand je les ai rencontrés, c'est aussi leur lien d'amitié. Ils ont dû s'embrouiller dans la vie mais ça ne se ressent pas. Quand tu les vois, ce qui transparaît, c'est vraiment leur amitié indéfectible. C'est rare, j'ai l'impression que je vois plus d'exemples de trahisons que d'exemples d'amitiés indéfectibles et pures comme la leur.

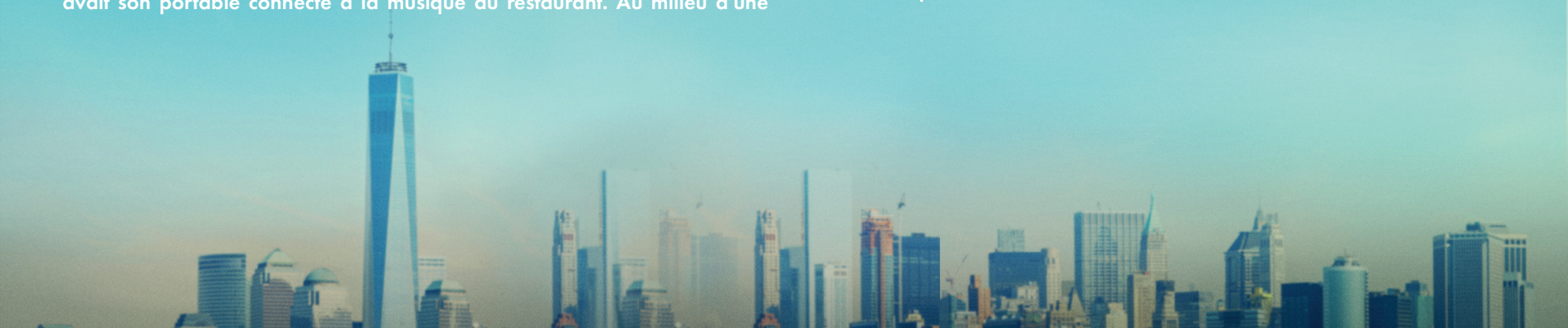
Raphaël : Il y a une scène, anodine, qui m'a énormément marquée. Un jour, on mangeait avec eux au restaurant. Jérémy connaissait le patron, il avait son portable connecté à la musique du restaurant. Au milieu d'une

discussion, Jérémy a mis une chanson et a monté le volume à fond. Bouna s'est tourné vers Jérémy, mais pas pour lui faire un reproche. Non non, il l'a regardé, et il a commencé à bouger la tête au rythme de la musique. Quand l'un démarre quelque chose, l'autre le suit toujours. Ils sont très synchrones. Ça m'a fait apparaître dans tout son éclat et dans toute sa pureté, la bienveillance qu'ils se portent l'un à l'autre. C'est un détail mais ça raconte tout.

VOUS QUI AVEZ TRAVAILLÉ AVEC DES DIZAINES DE CINÉASTES DIFFÉRENTS, EN QUOI VOTRE COLLABORATION AVEC ANTHONY MARCIANO ÉTAIT DIFFÉRENTE DE VOS PRÉCÉDENTES EXPÉRIENCES ?

Jean-Pascal : Je ne connaissais pas bien son travail, et j'ai trouvé que c'était un super directeur d'acteurs. Quand tu es avec Anthony Marciano, tu ne peux pas dire que tu ne suis pas une vision. Il m'a bluffé, sur sa maîtrise de l'histoire qu'il voulait raconter. On sentait que c'était une histoire qui lui tenait à cœur. Il est fan de basket, l'amitié est importante dans tous ses films, et c'est souvent lié à une nostalgie des années 90/2000. Il y avait tous les éléments de son cinéma, il était totalement à l'aise.

Raphaël : Ça a été une rigolade aussi. À trois, avec Anthony et Jean-Pascal, c'était extraordinaire. Et pour rejoindre Jean-Pascal, c'est vrai que la précision de ce qu'il attendait en tant qu'acteur. Son degré de minutie, de préparation absolue était impressionnant. La caméra est toujours en mouvement, il sait exactement à quel moment il y aura la transition et de quelle manière. Tout était très réfléchi, ça se sentait. Et c'est le meilleur truc au monde, quand tu sais que tu as affaire à quelqu'un qui est obsédé par l'objet qu'il est en train de fabriquer. Ça me rassure, de pouvoir me vautrer dans le canapé des obsessions d'un autre.





BOUNA ET JÉRÉMY ONT ÉTÉ BOULEVERSÉS PAR LE FILM, VOUS AVEZ VU LE FILM À CÔTÉ D'EUX. CELA DEVAIT ÊTRE UN MOMENT PARTICULIER POUR VOUS, DE VOIR LES PERSONNAGES RÉELS DÉCOUVRIR VOS PERFORMANCES ?

Jean-Pascal : C'est vrai que regarder le film avec eux m'a mis la pression parce que tu joues la vie d'un gars... Mais j'ai été soulagé à la fin du film. Les enfants de Bouna m'ont dit «à un moment, on croyait que c'était papa à l'écran». Je trouve que c'est un honneur que Bouna et Jérémy aient apprécié notre travail, qu'ils se soient reconnus dans cette histoire. Il ne faut pas oublier que c'est 20 ans d'histoire résumés en 2 heures. Donc il peut y avoir des frustrations, des moments où ils ne se reconnaissent pas dedans, où ils sont un peu déstabilisés. Mais visiblement non, donc on était très rassurés.

CHAQUE EXPÉRIENCE QUE VOUS AVEZ, CHAQUE RÔLE QUE VOUS JOUEZ, RESTE UN PETIT PEU EN VOUS. QU'EST-CE QU'IL VOUS RESTE DE CES PERSONNAGES, PLUSIEURS MOIS APRÈS LE TOURNAGE ?

Jean-Pascal : Il me reste beaucoup de choses. Avec Raphaël, on n'était pas attendus dans la fête, on n'était pas attendus à cette grande table du cinéma. Et quand tu y arrives et que très rapidement, il se passe plein d'événements dans ta vie, tu as un peu tendance à trouver les choses normales. Ce que ce film m'a laissé en moi, c'est le fait de continuer à rêver grand. Ce film m'a montré que j'avais fait du chemin, mais que comme Jérémy et Bouna, il ne faut pas s'arrêter sur ses acquis, il faut continuer et aller encore plus haut.

Raphaël : Évidemment, et je retiens aussi un lien qui s'est encore plus renforcé avec Jean-Pascal, avec Anthony. Je repars avec trois mois d'un cadeau du ciel pour lequel j'ai une gratitude exceptionnelle.

Jean-Pascal : C'est vrai que quand tu vois des modèles comme Jérémy et Bouna qui sont amis depuis 30 ans, je me dis qu'on peut avoir la même amitié avec Raphaël.

UNE AMITIÉ QUI A RÉSISTÉ À UN NOMBRE DE DIFFICULTÉS AUSSI, PARCE QUE MALGRÉ LA «SUCCESS STORY», LE FILM MONTRE BIEN QU'ILS SONT RESTÉS SOUDÉS DANS DES SITUATIONS INTENABLES.

Raphaël : On en a beaucoup parlé avec Jean-Pascal, le fait que tu peux avoir des joueurs en NBA, ce qui semble être une forme de succès apparent, et que ce soit toujours la galère.

Jean-Pascal : C'est comme nous en tant qu'acteur, il y a des gens qui peuvent avoir un César et ils n'ont pas d'argent pour autant. Tu peux être reconnu par la presse, par la profession, et te battre encore au quotidien. Et puis, pour revenir sur la notion de success story, je trouve qu'on n'en fait pas en France, alors qu'on a des histoires à raconter. Moi, ça me faisait plaisir de mettre en avant des gens qui partent de rien et qui y arrivent. C'est difficile aujourd'hui pour beaucoup de monde bien sûr, mais il y a quand même des parcours atypiques auxquels on peut et on doit s'identifier. Faire un film comme ça, c'est militant et politique en fait. Surtout que ce ne sont pas deux bourgeois parisiens, mais un ch'ti et un banlieusard, qui se réunissent sans rien. Ça arrive ! C'est rare, c'est compliqué, c'est dur, mais il y en a des histoires comme ça, et il faut les mettre en avant. Je vais te dire, je trouve ça anormal de ne pas avoir eu connaissance de l'histoire de Bouna et Jérémy avant de faire le film.

Raphaël : J'aime bien moi les grands récits, les parcours qui vont traverser un immense chemin. Un chemin trop grand presque. Et c'est ce que j'ai ressenti dans cette trajectoire, qui part d'un terrain de basket avec deux bouts de ficelle entre les mains pour en arriver là, à être parmi les trois agents les plus influents du basket mondial, qui gèrent des contrats à 450 millions de dollars. C'est un monde qui a été franchi.





ENTRETIEN AVEC

BOUNA NDIAYE & JÉRÉMY MEDJANA

SACHANT QUE VOUS AVEZ DÉCOUVERT **LE RÊVE AMÉRICAIN** HIER SOIR, J'AURAIS UNE PREMIÈRE QUESTION TRÈS SIMPLE : COMMENT VOUS SENTEZ-VOUS, ET QU'AVEZ-VOUS RESSENTI DEVANT UN FILM QUE VOUS ATTENDIEZ DEPUIS DÉJÀ QUELQUES ANNÉES ET QUI A MIS DU TEMPS À ABOUTIR ?

Jérémy : On se sent encore tout retournés, et c'est vrai qu'on on a vécu un grand moment d'émotion. On revoit toute notre vie, tout notre parcours depuis une trentaine d'années. Donc forcément, c'était quelque chose.

Bouna : J'ai pleuré, ri, pleuré, ri. Et puis à la fin, c'était trop, parce qu'on voyait tout défiler. C'était incroyable, d'émotions et d'authenticité. C'est notre histoire. Et quelle histoire !





VOUS ÊTES MAINTENANT INSTALLÉS, ÉTABLIS ET RECONNUS DANS VOTRE PROFESSION DEPUIS QUELQUES ANNÉES. MAIS LE FILM RACONTE L'AVANT, LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES, VOTRE PARCOURS POUR EN ARRIVER LÀ. QUEL REGARD VOUS PORTEZ SUR CETTE PÉRIODE-LÀ ?

Jérémy : On a réussi à vivre un peu par procuration le fait qu'on se prenait pour Michael Jordan quand on était gamin. J'ai un ami qui avait bien résumé ça, il m'a dit : «vous avez réussi à faire les plus beaux dunks au monde, par procuration». Le basket, c'est dans notre sang et ce qu'on vit depuis autant d'années, c'est extraordinaire. On a parfois du mal à prendre le temps de se poser, de le constater.

Bouna : Ce qui m'a marqué hier, c'est cette patience. On a parfois passé 10 ans sans qu'il ne se passe grand-chose. En voyant le film, on le réalise. On est monté, descendu, encore et encore, sans jamais douter qu'à un moment donné, on y arriverait.

MÊME SI VOUS NE REGARDEZ PAS SOUVENT EN ARRIÈRE, EST-CE QU'À UN MOMENT, VOUS VOUS ÊTES DIT TOUS LES DEUX QUE VOTRE HISTOIRE POURRAIT ÊTRE UN FILM ?

Bouna : Tous les jours. On vit tellement de scénarios et d'expériences enrichissantes, qu'elles soient dures ou très bonnes... On est dans l'irréel tous les jours.

Jérémy : Anthony a réussi à en faire un condensé en un film, alors qu'on aurait pu faire une série, ou plusieurs films, parce qu'on a vécu tellement de choses... Au départ, quand j'ai reçu le scénario, j'ai dit à Bouna qu'il manquait des choses, ou des détails. Et Bouna m'a dit : «Jérémy, laisse l'artiste. Ne rentrons pas là-dedans, c'est son scénario, il est bien écrit, on va l'alimenter un peu plus, mais laisse-le.» Et c'est vrai que quand j'ai vu le film hier, je me suis dit qu'il avait raison, parce qu'il est parfait.

VOUS PARLIEZ DU SCÉNARIO D'ANTHONY, EST-CE QUE VOUS AVEZ ÉTÉ CONQUIS TOUT DE SUITE ? COMMENT A-T-IL RÉUSSI À VOUS CONVAINCRE QU'IL ÉTAIT LA BONNE PERSONNE POUR RACONTER VOTRE HISTOIRE ?

Jérémy : Des mois avant qu'on reçoive le scénario, Anthony m'avait contacté. On avait discuté pendant 1h30. Donc je savais qu'il y avait ce projet. Des semaines plus tard, Luc Dayan nous envoie un mail parce qu'il avait lu le scénario d'Anthony. Donc on l'a lu un soir, d'une traite. On s'est appelés avec Bouna, on avait les larmes aux yeux. C'était une évidence.

Bouna : J'étais dans mon lit après une journée de 20h, j'étais fatigué, j'avais oublié que je devais le lire. J'ai quand même pris le temps, et ça se lisait tout seul. Les larmes coulaient, en continu, et on voyait notre histoire. Il est allé très loin pour essayer de comprendre qui on est.

Jérémy : Il a vraiment fait un travail d'orfèvre.

VOUS DISIEZ QUE VOUS AVIEZ LAISSÉ FAIRE L'ARTISTE, EST-CE QUE VOUS AVEZ TENU MALGRÉ TOUT À RAJOUTER DES CHOSES DANS LE SCÉNARIO ?

Bouna : Non, on l'a laissé faire. Nous ne sommes pas scénaristes ou réalisateurs, donc on ne sait pas faire. De temps en temps, on essayait de lui raconter des anecdotes, parce qu'on en a vraiment plein, mais ce n'est pas un documentaire.

Jérémy : Il faut que ça parle au grand public aussi, donc on a compris que ça ne pouvait pas être exhaustif, et qu'il fallait peut-être un peu romancer ici et là. Quand on voit le résultat, heureusement que je ne suis pas allé l'embêter à vouloir modifier des micro-détails.

Bouna : Mais ça reste notre histoire. C'est exactement ce qu'on a vécu.





VOUS N'ÊTES PAS FAMILIERS, J'IMAGINE, DU MONDE DU CINÉMA. LÀ, C'EST UN PEU L'OCCASION RÊVÉE D'ASSISTER AU TOURNAGE. EST-CE QUE VOUS AVEZ PU Y ALLER ? QUELS SOUVENIRS VOUS EN AVEZ EU ?

Bouna : Je ne suis venu qu'une seule fois et malheureusement, quand je suis arrivé, c'était dans le petit bureau aux Doigts de fée. Ça a duré une minute et je ne pouvais pas rester, l'émotion était trop grande. On a passé des nuits blanches dans ce bureau, on s'est endormi alors qu'on avait des deadlines, et il fallait qu'on termine des dossiers... Quand on a dit «Silence, ça tourne», les larmes sont montées, il fallait que je sorte. Je n'ai pas pu rester.

Jérémy : C'était à cette période que j'ai eu mon accident. On était épuisé, on travaillait 20 heures par jour, j'ai raté une sortie d'autoroute à cause de la fatigue... Donc c'est effectivement un moment difficile pour nous. En ce qui me concerne, je suis venu plusieurs fois, et la première fois, c'était dans un grand palace parisien. C'était très impressionnant, de voir tout ce monde, l'ampleur du tournage. Je ne connaissais qu'Anthony et les acteurs mais tout le monde m'a vraiment accueilli, c'était très touchant.

PAR RAPPORT AUX ACTEURS JUSTEMENT, LES CONNAISSIEZ-VOUS UN PETIT PEU AVANT ? COMMENT S'EST PASSÉE LA RENCONTRE ?

Jérémy : Pas du tout. On a très peu le temps de regarder des films. Si j'arrive à en regarder deux par ans, c'est bien. On connaissait les deux de noms, mais je n'avais jamais vu un de leurs films.

Bouna : J'ai demandé à ce qu'on nous envoie des liens pour rattraper les films de chacun. On a vu que ce sont deux rigolos, mais il y a le feu et la glace. Ce qui ressemble beaucoup à notre dynamique avec Jérémy.

Jérémy : On sent cette connexion chez eux aussi, cette complicité

malgré leurs différences, une vraie complémentarité en fait. C'est pour ça que c'était vraiment le bon binôme.

Bouna : On s'est vu lors d'un match NBA à Paris, assis côte à côte tous les quatre, et durant tout le match, ils nous ont bombardé de questions. «Lui c'est qui ?», «T'aurais fait quoi toi ?», «Lui il gagne combien ?»...

Jérémy : On leur a dit «Mais vous voulez nous piquer notre job ou quoi ?» (rires)

Bouna : Ils étaient à fond dans le rôle. Raphaël est même venu à la draft, pour la vivre de l'intérieur. Il s'y croyait !

EST-CE QUE VOUS LEUR AVEZ DONNÉ DES CONSEILS ?

Bouna : Jean-Pascal m'a appelé une dizaine de fois pour me poser mille questions. Il a même appelé ma femme !

Jérémy : Pareil de mon côté, avec Raphaël, on a énormément échangé. Ils sont animés par une curiosité sincère. Sur nous, sur notre parcours, nos valeurs, le basket...

LE FILM S'INSCRIT DANS UN MOUVEMENT TRÈS AMÉRICAIN, PLUS RARE EN FRANCE, DES RÉCITS DE «SUCCESS STORY». ET IL LE FAIT SANS ÊTRE TIMIDE SUR LA RÉALITÉ FINANCIÈRE DERRIÈRE, DES RISQUES ÉNORMES QUI SONT PRIS, DES DIFFICULTÉS CONCRÈTES QUE VOUS AVEZ TRAVERSÉES AVEC BANQUEROUTE ET AUTRES. EST-CE QUE C'ÉTAIT IMPORTANT POUR VOUS DE REPRÉSENTER CET ASPECT-LÀ DE VOTRE PARCOURS ?

Bouna : J'ai trois choses qui me viennent à l'esprit et qui m'ont marquées. D'abord, le redressement judiciaire, qui paraît court mais qui a duré sept ans, donc ce n'était pas rien. Ensuite, je ne me rappelle pas avoir vu un film



qui raconte une «success story» comme tu dis, de jeunes de banlieue. On nous voit, on voit nos noms.

Jérémy : Et puis, on a eu de la chance d'avoir des femmes qui ont été plus que patientes, ça c'est sûr. Elles étaient toujours positives, ont toujours été un moteur de motivation. S'il n'y avait pas la famille, je ne sais pas justement si on en serait là.

Bouna : Il y a une scène qui m'a aussi beaucoup impacté dans le film : quand je demande sa carte bleue à Fatou parce que la mienne ne passe plus. Elle en dit beaucoup. En fait, quand on travaille beaucoup, on a un sentiment de culpabilité, parce qu'en fait on travaille, on rentre super tard, cassé, et finalement on ne passe pas beaucoup de temps avec nos femmes et nos enfants. Pour elle, d'accepter ça, de nous aider dans les pires moments, économiques ou autres, c'était plus que nécessaire pour nous.

LA FAMILLE, VOTRE DÉTERMINATION, ET AUSSI LA FIDÉLITÉ DE VOS JOUEURS. EST-CE QUE VOUS LEUR AVEZ PARLÉ DU PROJET DE FILM ?

Bouna : Bien sûr ! Sans nos joueurs, on n'est pas là, donc c'est aussi un hommage à eux. Je pense qu'ils vont adorer, parce que certains ont vécu notre histoire de bout en bout.

Jérémy : Ils sont partie prenante de cette histoire de toute façon. Ils sont tous, je pense, curieux de voir le résultat et de le voir tout simplement.

FINALEMENT, QU'AIMERIEZ QUE LE PUBLIC RETIENNE DU FILM ?

Jérémy : Avant tout notre amitié. Cette solidarité, cette fraternité sans faille.

Bouna : C'est exactement ça. Je vais peut-être le dire autrement : tout seul, on ne va pas loin. Tu peux être brillant, parce que Jérémy est brillant. Mais tout seul, on n'aurait jamais eu ce parcours. On aurait pu devenir autre chose, mais pas aller aussi loin. Une équipe est beaucoup plus forte qu'un individu. C'est aussi simple que ça. J'aimerais qu'on se rappelle aussi de l'importance de la patience. Tout le monde est pressé d'obtenir des choses rapidement, mais dans la réalité, ça met du temps. Tout met du temps. Enfin, le troisième point que je vois dans ce film, c'est qu'à partir du moment où l'on tombe, on voit juste qu'on se fait mal, mais on ne voit pas qu'en se relevant, on va avancer plus loin, on va aller plus vite. C'est difficile à comprendre. Que plus tu as d'échecs, plus tu vas réussir. Ça a l'air simple à dire, mais c'est très compliqué.

C'EST QU'IL FAUT RÉUSSIR À SURVIVRE À SA PREMIÈRE CHUTE ET À SA DEUXIÈME ET À SA TROISIÈME...

Bouna : Et des chutes, on en a eu ! Et on continue d'en avoir aujourd'hui.

Jérémy : Moi, je le résume de cette façon-là. En termes d'émotions, pour faire ce métier, il faut avoir la capacité de tomber 30 fois s'il le faut, mais de chaque fois se relever.

Bouna : Puis de se remettre en cause aussi, d'avancer et d'apprendre de ses erreurs. Mais de vouloir y retourner, toujours.





ENTRETIEN AVEC

MARGAUX MARCIANO

Productrice

MÊME SI L'HISTOIRE EST FOLLE, ON PARLE D'UN BIOPIC SUR DEUX « INCONNUS » AUTOUR D'UNE SUCCESS STORY FRANÇAISE, CENTRÉE SUR UN SPORT QUI N'EST PAS LE SPORT PRÉFÉRÉ DES FRANÇAIS... C'EST DIFFICILE DE MONTER UN FILM COMME CELUI-CI ?

Oui, c'est très difficile. La réponse est dans la question, à savoir que le problème n'est pas tant qu'il s'agisse de deux inconnus, parce qu'il y a toujours un appétit pour les histoires extraordinaires. Mais plutôt le côté film de sport, qui amène un gros a priori, en tout cas en France.

Mais on a eu la chance d'avoir des partenaires comme Gaumont, qui ont tout de suite vu l'histoire humaine au cœur de ce film, et qui ont été touché par cette amitié hors du commun, et la persévérance de ceux des hommes, qui rendent cette success story pas comme les autres.



CES HISTOIRES DE RÉUSSITE NE SONT PAS TRÈS PRÉSENTES EN FRANCE, C'EST TRÈS AMÉRICAIN. POURQUOI ? PARCE QU'ON PART DU PRINCIPE QUE LE PUBLIC FRANÇAIS A UN RAPPORT AU SUCCÈS DIFFÉRENT DES AMÉRICAINS ?

Totalement. Et c'était là tout l'enjeu. Ce film ne nous raconte pas une histoire de personnes qui veulent juste gagner de l'argent. Ce qui nous intéresse, c'est le fait que Bouna et Jérémy aient pris refus sur refus, et qu'ils y sont quand même arrivés. En réalité le film parle davantage des obstacles qu'ils ont rencontré sur leur chemin que de leur succès, ce qui permet d'avoir pour le spectateur une vraie capacité de projection.

IL Y A QUELQUE CHOSE QUI SAUTE AUX YEUX DÈS LE DÉBUT DU FILM, À SAVOIR LE TRAVAIL QUI A ÉTÉ FAIT SUR LA RECONSTITUTION POUR LES ANNÉES 90/2000.

Il y a évidemment eu un énorme travail sur les costumes et sur la décoration. Comme tous les membres de l'équipe ont grandi dans ces années-là, je n'ai pas le souvenir d'une préparation fastidieuse. Et puis avec le revival de la mode de cette époque, les costumières ont pu aller chercher des pièces que tout le monde a en tête.

Pour la décoration, nous sommes allés chercher Sidney Dubois, qui avait fait **PLAY**, parce que justement, c'est une cheffe décoratrice qui sait se débrouiller avec les choses accessibles, et qui récupère beaucoup de choses pour que ça fasse « vrai ». En réalité, c'était même une des parties les plus joyeuses.

CELA ACCOMPAGNE UN AUTRE ASPECT DU TRAVAIL DE PRÉPARATION, QUI EST QU'UNE HISTOIRE COMME CELLE-CI IMPLIQUE NÉCESSAIREMENT UN CERTAIN NOMBRE DE TOURNAGE À L'ÉTRANGER, NOTAMMENT AUX ÉTATS-UNIS. AVEC TOUT CE QU'ON IMAGINE DE DIFFICULTÉ. COMMENT AVEZ-VOUS ANTICIPÉ OU CONTOURNÉ CE PROBLÈME ?

Nous n'avons pas tourné aux États-Unis mais au Canada. Nous avons déjà fait des films avec des producteurs canadiens en qui nous avons vraiment confiance, Caramel Films. Cela a donc été assez naturel de retravailler avec eux.

Concrètement, tout ce qui concerne l'extérieur a été tourné là-bas, tandis que les intérieurs ont majoritairement été tournés en France, mais avec le souci de reproduire dans le moindre détail les États-Unis.

Il y avait un autre aspect important, à savoir les archives. Bouna et Jérémy nous ont permis d'embarquer la NBA avec nous. Ça a été un vrai partenariat, dans le sens d'une totale collaboration — c'était la première fois qu'ils faisaient ça. Ils ont lu le scénario, on a identifié ce dont on avait besoin pour chaque passage, et ils nous ont fourni toute la matière souhaitée. Eux, ce qui les intéressait, c'était de vérifier que sur le narratif des joueurs ou sur le déroulé des drafts, nous restions proche de la réalité.



TOUS LES JOUEURS ONT FINALEMENT ACCEPTÉ FACILEMENT D'ÊTRE INCARNÉS À L'ÉCRAN ? IL Y A LE CAS DE WILLY ROSIER.

Le personnage de Willy Rosier, c'est particulier, puisque c'est un personnage composite, basé sur différents joueurs avec qui Bouna et Jérémy ont interagi durant leur carrière. Mais pour les autres, cela a été très simple, ils ont tous été ravis que l'on raconte leur histoire à l'écran. D'ailleurs tous les protagonistes ont joué le jeu. Leurs épouses, leurs employés, ils font tous des caméos dans le film. À commencer par eux-mêmes d'ailleurs, Jérémy et Bouna, que l'on aperçoit dans un pub américain lors d'une draft. Ils étaient comme des gosses !





LISTE ARTISTIQUE

RAPHAËL QUENARD	JÉRÉMY
JEAN-PASCAL ZADI	BOUNA
OLGA MOUAK	FATOUMATA
TRACY GOTOAS	ABY
MARLISE NGADEM BETE	MAMAN DE BOUNA
GABRIEL CABALLERO	FLORIAN
YILIN YANG	MME ZHU



LISTE TECHNIQUE

RÉALISATION & SCÉNARIO PRODUIT PAR

ANTHONY MARCIANO
MARGAUX MARCIANO
ET NICOLAS DUVAL ADASSOVSKY

IMAGE MONTAGE MISE EN SCÈNE SCRIPTÉ MUSIQUE ORIGINALE

ANTHONY DIAZ
GUILLAUME LAURAS
RODOLPHE KRIEGEL
DIANE BRASSEUR
DÉDOUZE

CASTING DIRECTION DE PRODUCTION RÉGIE DÉCORS COSTUMES

ANTHONY MARCIANO
MARINE ALBERT
OLIVIER LAGNY
BENOÎT DE SAMBI
SIDNEY DUBOIS
ELISE BOUQUET
REEM KUZAYLI
THOMAS LASCAR
EMMANUEL AUGEARD
NIELS BARLETTA

DIRECTION DE POST-PRODUCTION

SUPERVISION MUSICALE MAQUILLAGE COIFFURE PRODUCTEUR EXÉCUTIF UNE PRODUCTION EN COPRODUCTION AVEC

SIDONIE WASERMAN
CHRISTINA CRASSARIS
MATTHIEU SIBONY SCHMOOZE
MARION CHEVANCE (AMC)
AUDE THOMAS
HERVÉ RUET
QUAD
GAUMONT

AVEC LA PARTICIPATION DE

FRANCE 2 CINÉMA
PROBALL CONSULTING LLC
MJ SPORTS MANAGEMENT
DISNEY+
PRIME VIDEO
FRANCE TÉLÉVISIONS
CNC

AVEC LE SOUTIEN DU DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES

GAUMONT





© 2026 - ADNP - GAUMONT - FRANCE 2 CINÉMA - PROBALL CONSULTING LLC - MAJ SPORTS MANAGEMENT

QUAD • 2cinéma

Disney+

prime

france.tv

NR

Québec

Canada

CARAMEL

Gaumont
N'oubliez pas de lire les crédits